

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Chantier**

François Hébert

---

Volume 33, Number 6 (198), December 1991

Le travail de la création

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32024ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Hébert, F. (1991). Chantier. *Liberté*, 33(6), 25–31.

FRANÇOIS HÉBERT

## CHANTIER

*Beaucoup d'écrivains, particulièrement les poètes, aiment mieux laisser entendre qu'ils composent grâce à une espèce de frénésie subtile ou d'intuition extatique, et ils auraient positivement le frisson s'il leur fallait autoriser le public à jeter un coup d'œil derrière la scène, et à contempler les laborieux et indécis embryons de pensée, la vraie décision prise au dernier moment, l'idée si souvent entrevue comme dans un éclair et refusant si longtemps de se laisser voir en pleine lumière, la pensée pleinement mûrie et rejetée de désespoir comme étant d'une nature intraitable, le choix prudent et les rebuts, les douloureuses ratures et les interpolations — en un mot, les rouages et les chaînes, les trucs pour les changements de décor, les échelles et les trappes —, les plumes de coq, le rouge, les mouches et tout le maquillage qui, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, constituent l'apanage et le naturel de l'histriion littéraire.*

Edgar Allan Poe, *La genèse d'un poème*

(...) L'été tirait à sa fin et des érables avaient commencé à rougir dans Lanaudière. Nous roulions dans un brouillard que le jour déclinant rendait plus opaque quand des mots me sont venus et qui m'ont parlé avec une insistance telle qu'il était exclu que j'en dispose comme on fait des mille bribes de pensée qu'on a dans une journée, de ces pensées

qui viennent et repartent aussitôt, mais plutôt avec une insistance inhabituelle, poignante, impérative, mystérieuse, telle en somme qu'il fallait que je leur réagisse. Quels mots? Simplement, bizarrement: *des Hurons morts et des ouaouarons*. Je me mis à les dire et redire dans mon for intérieur, en accentuant parfois une syllabe, parfois une autre, en faisant des pauses, en changeant les articles, en ajoutant un verbe, puis un autre. Rien à faire. Les mots restaient là, muets, attendant je ne sais quoi de moi, me narguant en quelque sorte. Muets, et pourtant ils me parlaient. J'ai beau me creuser les méninges, je ne trouve pas. Comme je suis impatient de nature, j'écarte les intrus, me contente de conduire et de contempler le paysage, du moins ce que j'en vois. Ça s'est passé hier, mais je n'ai pas réussi à me débarrasser des mots. Les six mots sont vite revenus. Ils sont encore en moi. Je me suis énervé et j'ai failli rater une courbe. Un poète ne doit-il pas conduire son auto avec plus de prudence qu'un conducteur ordinaire? Sinon, c'est le fossé. Les quenouilles du fossé. Les grenouilles. Voire la mort, où sont des Hurons. Un poète, ai-je dit? Si peu. Le temps que dura mon inspiration, mettons. Et l'est-on entre ses poèmes? Vouloir être poète, vague ambition socio-psycho-métaphysique. Et qu'est donc l'inspiration? Je connais mieux la transpiration, certes; mais on a beau travailler un poème, le poème n'est pas que la sueur cristallisée. Il faut un don, une étincelle, de la magie, une épiphanie. Quelque chose comme des Hurons morts qui vous rendent visite. Me dis-je. C'est arrivé. Du côté de Saint-Didace, mais qu'importe? Je brise le charme en réduisant mon inspiration à une anecdote, en situant l'événement dans le temps et dans l'espace. L'événement ou l'avènement? Un dérapage. L'inspiration est un dérapage. Dans ma tête, je dérape avec mes Indiens et mes batraciens, tandis que dans le réel, je conduis mon auto. Dangereux, ça, la poésie au volant. Ou la rêverie? Trop tôt pour parler de poésie. Il n'y avait encore que des mots. Et qui me

harcelaient. Ou trop tard? Mais non: il n'y a toujours que ces six mots qui, comme un minerais, attendent d'être traités, autour desquels je tourne, depuis Saint-Didace, peut-être en vain s'il s'agit d'achever le poème, peut-être pas s'il m'incombe de jeter un peu de lumière sur le phénomène de la création. Ou un peu d'obscurité, parce que beaucoup de gens ont l'air d'en savoir long sur le sujet. Étais-je fatigué, ce soir-là? Ou serein, malgré l'état de la route, la visibilité médiocre? Crispé peut-être, les mains moites? Ma compagne était enceinte et venait de me demander de rouler moins vite. J'eus peur que les mots qui m'étaient venus ne fussent un mauvais présage. Quand les Sauvages passeront, comme on dit, que ce soit pour nous réjouir! Venus comme ça, mes six mots, tout ficelés déjà, prêts à servir, mais à quoi? On ne m'a pas livré le mode d'emploi. Aucune garantie non plus quant à la qualité du produit. Qui sait si on ne me joue pas un mauvais tour? Les fous dérapent constamment. Pour eux, l'univers est une gigantesque pelure de banane. Qu'ils ne voient évidemment pas. *Des Hurons morts et des ouaouarons*. Ce que je ne vois pas me taraude. Clairement, mes six mots venaient d'un poème. Ou s'y destinaient. À cause des sons, des neuf pieds rythmés et du bel anapeste final, de la rime, de l'analogie entre la nation amérindienne évoquée et ces grosses grenouilles nommées *ouaouarons*. Par onomatopée sans doute. En passant par la langue iroquoise, précise le dictionnaire. *Des Hurons morts et des ouaouarons*: cela voulait peut-être seulement dire que la belle saison tirait à sa fin? L'été de 1991, on s'en souviendra. Des images à moi, tout à fait personnelles, venues d'une partie occulte de ma psyché, autrement inaccessible. Profondeurs. Ma peur du noir. Ces lignes, des notes biographiques sans autre but que de revenir au désordre ordinaire de l'esprit, ce compost de l'œuvre, au chaos intérieur quotidien, au chantier des pensées et des sentiments — j'allais écrire: *d'un être parmi d'autres*, mais une voix me chuchote: *d'un batracien*. Que veut-elle dire,

ma voix? D'un batracien parmi les humains ou d'un batracien parmi ses congénères? La voix ne daigne pas me répondre. Retour à mes Hurons et indécision: parlé-je de Hurons individuels décédés ou du genre huron disparu? De la langue à tout le moins, qu'Éléonore Sioui me pardonne! Doutes: cette histoire de Hurons morts n'a aucun intérêt. Les hiatus: on ne va tout de même pas prononcer *dézuron, dézouaouaron!* Et que me font des grenouilles? Rien. Des Indiens morts? Rien. Allons ramasser les feuilles qui jonchent la pelouse. Je vais me lever. Je ne me lève plus, car j'ai maintenant des doutes au sujet de mes doutes. Une énième fois, je me dis les mots: *des Hurons morts et des ouaouarons*. Normalement, l'épreuve aurait eu raison des mots. À peu près tous les mots, tous les groupes de mots, dits cent fois de suite, sont ridicules, insensés, flapis comme ballons crevés. Pas ces mots-ci, à mon avis du moins. Si le sentiment d'autres personnes se rapproche du mien, le poème n'est plus loin. Bien entendu, il reste à composer. L'inspiration n'est pas le poème. Le poème est un dérapage contrôlé. À ce stade-ci, on le voit, je ne contrôle pas grand-chose. Que faire? Attendre. Les mots qui me parlent, je les mets sur un bout de papier. Et comme les mots qui traînent quelque temps dans ma tête, des notes traînent sur mon bureau. Ces bribes, je les examine de temps en temps. Trouve leur faiblesse, en dispose. D'autres fois, elles me surprennent par leur résistance. Leur durabilité. On serait étonné du temps que je passe à me livrer à de telles manœuvres. Je sors me promener, je rentre. Mes Hurons sont encore là. Une obsession. Un hoquet. Y a-t-il quelque chose à *comprendre*? Le rapprochement entre les Hurons et les grenouilles peut prendre deux ou trois sens assez aisément formulables, plus ou moins complémentaires. Un: mes grenouilles sont la réincarnation des Hurons. Deux: les Hurons morts sont réduits à l'état de batraciens. Aucune intention de caricature, je précise. Trois: proies particulièrement vulnérables, les deux espèces ou nations se ressemblent, et ce

serait pourquoi mon esprit les rassemble. La conjonction de coordination favorise tous les passages, tient lieu de mille verbes. Laideur des morts et des batraciens. Beauté des Hurons gâchée par la comparaison avec les vertébrés à la peau molle et visqueuse. Laideur des Hurons décomposés, rachetée par la proximité de grenouilles pleureuses aux grands yeux innocents et au chant si poignant quand descend la brunante. Pareillement beaux, les morts et ces batraciens. Quel fouillis! *Des Hurons morts et des ouaouarons*: si j'avais trouvé à quoi riment ces mots, je ne serais pas en train d'en découdre avec eux comme je le fais. J'aurais parfait le poème. Point. Plutôt que de revenir laborieusement sur son origine, de me vautrer dans ses viscères, de jouer au voyeur en m'attardant dans les obscènes ratés, les décombres de l'inspiration, dans les rognures du poème, en m'échouant dans le contexte, en m'atténuant dans les circonstances et en m'y exténuant. De jouer au voyeur et à l'exhibitionniste! *Des Hurons morts et des ouaouarons*: j'use les mots dont j'use et il faut que je préserve un regard neuf sur eux, comme s'ils venaient tout juste de voir le jour. Je suis dans une brume d'estampe japonaise. J'avance mes yeux dans la brume comme un somnambule suit ses bras dans son rêve. Voilà des étourneaux. M'en servir? J'ai vu énormément d'étourneaux cet été. Qu'est-ce à dire? On ne crée rien. Depuis Dieu, en fait de création, il ne s'est rien fait. On se situe, on remanie, on cherche, on prie. Je piétine pour l'instant. Me viennent soudain deux vers, tout petits et presque simples et qui me font penser à ceux de Gilles Cyr, qu'il m'excuse s'il ne les aime:

*Passé le vent,  
les choses.*

Que m'apprennent-ils? Je n'écris pas, je tends l'oreille.  
Encore. Toujours.

*Chasseur,  
le temps passe.*

Ces miettes me nourrissent plus ou moins. J'essaie de constituer un tableau: ça donne un loufoque chasseur dans un fossé qui attend l'improbable à côté d'un Huron mort et d'un ouaouaron. Ouais. Je n'ai pas encore la clef, le lien entre mon chasseur et le reste. Je passe du mot *chasseur* au mot *ferveur*, qui s'adonne à passer. Qui ne me dit rien cependant. Oh! Un lion!? Dans Lanaudière! Mille fausses pistes me retardent. C'est ardu.

*L'automne.*

Mon énoncé prend des couleurs.

*Chasseur  
le temps passe  
l'automne*

Ponctuation? Ni complément d'objet, ni circonstanciel, mon automne. Ou les deux. Tremblement du sens. Trop voulu, hélas. Les feuilles affolées, les paillettes d'un peuplier. Je vois aussi des mélèzes rouillés. Je joue avec les lignes:

*Chasseur le temps  
passe l'automne*

Je constate que j'ai des vers de quatre pieds. Je reviens sur les précédents, les change un peu pour les accommoder.

*Passé le vent  
restent les choses*

---

Non! Le verbe est redondant, car il est implicite. C'est nettement moins mélodieux que le fameux *les jours s'en vont, je demeure*. Je veux d'ailleurs dire le contraire: c'est moi qui m'en vais pendant que les jours s'accablent et s'empilent et font un immense tas qu'on appelle l'Histoire. Je décide d'abandonner mes ouaouarons. Un chasseur n'en a cure; et le mot gonfle indûment un vers de quatre pieds. Je continue. (...)